

Marc Léopold Lévy, *Critique de la jouissance comme Une*
Paris, Erès, 2003

Josette Zoueïn

DANS CHE VUOI ? 2004/1 (N° 21), PAGES 239 À 241

ÉDITIONS L'HARMATTAN

ISSN 0994-2424

ISBN 2747565459

DOI 10.3917/chev.021.0239

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2004-1-page-239.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Marc Léopold Lévy
Critique de la jouissance
comme Une

Paris, Erès, 2003

Josette Zoueïn

Ce livre vif, vivant, vivifiant, traite à sa façon de la raison psychanalytique. L'auteur nous introduit d'emblée à son objectif : « Recentrer la psychanalyse sur ce qui s'avère être son objet, la jouissance, l'inconscient n'en étant que la modalité principale et la langue, son agent. » Poser ainsi la jouissance comme son objet permettrait à la psychanalyse d'accéder à la dignité de science. Et placer la jouissance comme l'affaire de sa pratique l'élèverait au rang d'un art.

Mieux qu'un recentrage, c'est un pincement topologique que fait subir l'auteur à la pensée psychanalytique. L'objet de la psychanalyse n'est plus l'inconscient, et pour cause ! L'inconscient n'est pas une chose, c'est une notion. Le concept *inconscient* ne décrit pas un objet. Que serait un objet défini comme l'est l'inconscient, sans consistance ? L'inconscient n'existe pas plus qu'un nombre imaginaire ou que Dieu. Centrer la psychanalyse sur l'inconscient risque de la ravalier au rang d'une croyance et d'apparenter son discours au discours théologique. Car c'est le placer en position de vérité et le réifier. « Ce qui a pour conséquence dans la cure que le désir inconscient est considéré comme étant "plus vrai" que le désir conscient, alors qu'il n'est en fait que plus puissant. » Inconscient est un adjectif, désignant une fonction et non une substance. Laissant de côté sa dimension de savoir, Marc Léopold Lévy préfère dépouiller l'inconscient de toute transcendance théorique et le concevoir comme une modalité de la jouissance. Jouissance, au sens freudo-lacanian, si l'on peut dire, du terme. Cette interprétation fera-t-elle jurisprudence ? Elle n'est pas sans échos chez Lacan et les post-lacaniens.

L'auteur entend ainsi laïciser l'objet de la métapsychologie et donner à la psychanalyse, non un objet de croyance mais un « objet de fait ».

La première partie de l'ouvrage *Fondements* (dont le premier chapitre est co-écrit avec Danièle Lévy) est une réécriture de la naissance de la psychanalyse fécondée par le ternaire lacanien. Elle installe le cadre épistémologique et les fondements éthiques. Si la psychanalyse, comme toute éthique, critique la jouissance, c'est au nom de la jouissance même. Et l'analyste est « le tenant-lieu » de cette critique. D'une part, il va critiquer la jouissance identificatoire, *jouissance Une, jouissance inconsciente toujours incestueuse, monomaniaque*, mettant ainsi, d'autre part, le patient en état de saisir la jouissance insue. La critique de la jouissance ne s'exerce pas au nom d'une morale, d'une norme ou d'un quelconque principe de tempérance, mais au nom d'une jouissance qui permettrait au patient de mettre en acte son désir. S'approprier la grammaire de son désir, jusqu'à la passe, ne consiste pas à résoudre les conflits, mais à « penser la fin de la cure comme une façon de remettre en jeu les conflits, comme s'il s'agissait pour le sujet de pouvoir "garder le magasin toujours ouvert même pendant les travaux", c'est-à-dire même en cas de problèmes ».

Au deuxième temps de l'ouvrage, *Leçons de choses*, se précise un autre temps du recentrement de la psychanalyse : le fait d'être affecté par la parole ne nous constitue pas comme sujet de l'inconscient (comme on l'affirme trop souvent), mais comme sujet de la jouissance. C'est à ce sujet irrémédiablement pathologique que nous avons affaire comme analystes. Cette logique a des implications cliniques, qui éclairent notamment la question des narcissismes. « A l'auto-circoncision d'Abraham correspond la nécessité pour Sarah de se couper les cheveux », qui ouvrent à l'étranger en soi et à l'appréhension de la mort : l'hystérique meurt aux autres, l'obsessionnel à soi, quant au phobique, il ne tranche pas.

Des remarques sur la langue aussi, dans un style direct, presque familier, que peu d'analystes osent employer. « La langue dite maternelle qui est la langue du besoin – pas tout à fait une langue et beaucoup plus un code où s'ordonnent les choses du monde, la réalité –, est cependant et simultanément la langue de l'éthique. » Ce qu'il appelle *la langue du père* nous sort de l'arbitraire et instaure la hiérarchie entre les choses. Quant à *la langue de la cour de récréation*, langue sociale où l'on parle comme tout le monde, c'est elle qui primera, voire s'opposera à *la langue des parents*, langue utilisée pour ne pas que les enfants comprennent. Ces quatre langues ne supportent pas les mêmes lois et n'ont pas les mêmes statuts dans les modalités de l'inconscient. Et pour ce qui est du rapport de la langue

à l'impossible : il y a de la langue maternelle parce que mot et chose sont décalés, et « il y a du dieu », coupure d'avec le réel et le réel lui-même. *Croire... malgré tout*, est une leçon d'éthique : à la fois incorporer les signifiants de la Loi et découvrir ses propres signifiants-maîtres.

Au troisième temps du livre, *Portrait du psychanalyste saisi par son acte*, l'auteur cherche à poser une transcendance laïque de la psychanalyse. Ni vertu, ni idéal, ni Kant, ni Sade, c'est la prise en acte de son trauma spécifique qui oblige l'analyste à reproduire pour d'autres l'acte analytique. Le *traumatisme* est « ce point de connaissance désirante qui se transforme en point de savoir assuré. C'est parce que la "folie" de nos parents nous a forcés à penser notre rapport au monde et à en produire notre propre lecture que nous devons leur être reconnaissants. » Point fort de ce livre, qui élève les parents à la fonction éthique des passeurs. Passeurs de la pratique, car la psychanalyse s'exerce telle une violence *homéopathique* : « Soigner le mal par un mal du même ordre, et non pas son contraire, et le faire à dose infime. » Cependant, couper dans la jouissance de l'autre ne va pas sans engendrer de la haine – c'est le ressort de l'antisémitisme ; il n'en va pas de même dans la cure, où c'est dans le transfert, autrement dit, en se laissant excéder par la jouissance du patient, que l'analyste opère sa coupure interprétative. D'une jouissance Une à celle de « l'au-moins-un », cet abord de la jouissance est bien l'affaire de la psychanalyse.

Dans un dernier geste d'entame, c'est en direction du vocabulaire de la psychanalyse que l'auteur pointe son rasoir d'Occam : critiquant le terme de Clinique, car le regard clinique relève d'une démarche opposée à l'acte psychanalytique, il avance le terme de *Cajouistique*, une casuistique de la jouissance : « En supprimant la référence chrétienne, la casuistique pourrait bien caractériser la raison psychanalytique, car il y a une logique de l'inconscient même si elle n'est pas aristotélicienne... » Quant à la théorie de l'acte analytique, elle n'est pas encore élaborée.

Cette *Critique de la jouissance comme Une* évoque un autre geste, non moins laïque : la construction de l'objet *a* par J. Lacan, cet « objet dont on n'a pas idée ». Tel un rabbin laïque, à la lumière de la tradition juive mais sans équivoque quant à la religion, avec ses signifiants propres et cette « langue de chair » qui le caractérise, l'auteur ne tente-t-il pas de reprendre à son compte le geste de son prédécesseur ? transmettre la psychanalyse en la rendant sensible à nos oreilles et en lui restituant à force de raison sa vigueur, sa rigueur... laïque.